



## Stendhal historien

*Stendhal Historian*

**Gérald Rannaud**

---



**Édition électronique**

URL : <http://recherchestravaux.revues.org/886>  
ISSN : 1969-6434

**Éditeur**

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

**Édition imprimée**

ISBN : 978-2-37747-006-8  
ISSN : 0151-1874

**Référence électronique**

Gérald Rannaud, « Stendhal historien », *Recherches & Travaux* [En ligne], 90 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 03 juillet 2017. URL : <http://recherchestravaux.revues.org/886>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 juillet 2017.

---

# Stendhal historien

*Stendhal Historian*

**Gérald Rannaud**

---

- 1 Il y a quelques années, paraissaient quelques pages sur Stendhal historien, dans la revue *Romantisme*. Je vais ici repartir de ces études anciennes<sup>1</sup> en précisant certains aspects de la venue du futur Stendhal à l'histoire et en tirant quelques conséquences.
- 2 Stendhal historien. Ne serait-il pas plus judicieux de poser la question : Stendhal historien ? L'interrogation pourrait bien être importante tant Stendhal semble à l'origine bien éloigné d'un tel regard. On ne se fait pas faute de rappeler à l'occasion sa distance pour ne pas dire son éloignement pour cette discipline au prétexte des caprices de sa mémoire et de son dédain pour les récits historiques traités de fantaisies vagues d'antiquaires cotonneux et ennuyeux comme les Rollin, Velly et consorts. Il faut pourtant aller plus loin.
- 3 J'avais tenté de montrer à l'époque comment de ses premiers projets d'épopée historique sur les temps et les hommes de la Révolution, le jeune commissaire des guerres en était venu, en 1808, sous le coup des circonstances et dans l'esprit du temps, à faire ses premières armes dans l'exercice d'écriture historique que représentait *l'Histoire de la Guerre de Succession d'Espagne*. J'y reviendrai ici en cherchant à préciser comment s'est déroulée plus précisément son entrée dans cet univers nouveau pour lui.
- 4 Dans le rapport de Stendhal à l'histoire, il convient d'envisager les deux interrogations qui articuleront sa réflexion : qu'est-ce que l'histoire ? Et, corollairement, comment écrire l'histoire ? Il me semble que c'est avec le temps, au gré de ses lectures, des vicissitudes du temps et d'une réflexion personnelle continue et simultanée sur les unes et les autres qu'il parviendra à élaborer avec son écriture romanesque une réponse unique aux deux questions.

## Qu'est-ce que l'histoire ? Le dialogue avec les historiens

- 5 Qu'est-ce que l'histoire ? Revenons sur l'apparition de cette pensée de l'histoire dans le parcours intellectuel d'un jeune homme venu à Paris pour écrire des comédies et vivre avec une actrice. L'activité de cabinet de l'historien n'est pas du tout son fait. Au hasard de ses tribulations entre Paris, l'Italie, Grenoble, Paris encore puis Marseille, on voit l'intérêt pour la matière historique s'esquisser. Dans l'enthousiasme du jeune Consulat, il ébauche une « Histoire de la Révolution », une « Histoire de ses grands hommes ». Le projet est vague ; sera-t-il historique ? épique ? On hésite entre Plutarque et une moderne *Pharsale*. L'essentiel est d'en chanter la gloire. Puis dans cette seconde éducation qu'il se donne à Paris, l'intérêt revient à la comédie, à la connaissance de l'homme et de l'âme humaine qu'elle suppose. Les lectures se multiplient, les expériences aussi, jusqu'à la découverte, fin 1804, de l'*Idéologie* de Tracy qui renouvelle totalement la pensée du jeune Henri, convaincu maintenant de l'importance de l'observation et de l'analyse de soi et des « faits » pour comprendre le réel. C'est ce second Beyle « idéologue » qui va découvrir l'histoire.
- 6 La reprise des guerres continentales avec les campagnes d'Allemagne et d'Autriche va relancer la réflexion historique à l'automne 1805. L'histoire redevient visible. Le 1<sup>er</sup> octobre, dès le franchissement du Rhin par la Grande Armée, Henri écrit à Pauline :
- [...] je t'invite à suivre les mouvements de la guerre sur la carte d'Allemagne, et pour cela à lire les journaux. Tu verras l'histoire passer sous tes yeux<sup>2</sup>.
- 7 Cette invitation résonne comme un curieux effet d'écho à Hegel qui verra bientôt lui aussi passer l'histoire sous sa fenêtre à Iéna. Quelques mois plus tard, le 22 mars, le propos du jeune Beyle devient plus explicite, l'orientation de sa réflexion se précise. Ce « spectacle » a, pour le jeune idéologue, valeur d'exemple dans la compréhension de l'homme :
- Avec Tracy et Helvétius, qui s'accordent sur le fond des choses, tu es tout de suite sur la frontière de la science, tu peux observer l'homme dans la société ou dans l'histoire. Le spectacle, immense et renouvelé tous les jours de la nature humaine se déroule à tes yeux, tu as un objet infini d'amusement<sup>3</sup>.
- 8 Il parle de la nature humaine en trois dimensions, dans la relativité des organisations politiques et le mouvement de l'histoire et s'intéresse à la nature humaine en action. C'est un changement radical par rapport à la perspective universaliste et anhistorique de la tradition moraliste.
- 9 Donc, dès Marseille, où son *Journal* épuise les dernières notations sur une passion finissante et la lassitude des amusements un peu mornes de la petite bourgeoisie négociante et affairiste, le « spectacle » de la guerre éveille son intérêt pour le « spectacle » infiniment amusant de l'histoire. Que sera-ce, lorsque, quelques mois plus tard, il reprendra, par nécessité ou par contrainte, le chemin du commissariat aux guerres sous la férule de l'Intendant général de la Grande Armée Pierre Daru et qu'il participera à l'histoire en train de se faire ?
- 10 Car l'histoire, « base de toute connaissance de l'homme » — certaines lectures viennent de le lui faire découvrir —, a du sens et se révèle sérieuse, comme il en fait part à sa sœur à propos de l'ouvrage de Frédéric Ancillon, *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe, de la fin du XV<sup>e</sup> jusqu'à la Révolution de France* qu'il vient de lire :

Je t'ai déjà dit un mot de l'histoire du système politique de l'Europe depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1789, par Ancillon, Leipzig, Reclam. Il a paru quatre vol. en 1803.

Cet ouvrage est très bon et est précisément ce qu'il nous faut, il donne les masses de l'histoire, tous les faits nécessaires pour suivre la marche des États et cela avec un intérêt soutenu. Je prends mal à la tête à me forcer de le lire. Il me guérit de mon long dégoût pour l'histoire ; peut-être n'étais-je pas mûr pour cette étude sérieuse, et la force qu'on m'avait faite pour lire les nigauds, Rollin, Velly et autres, m'en avait-elle éloigné. [...]

Ancillon nous suffit depuis l'an 400 jusqu'à nos jours<sup>4</sup>.

11 L'amusement est devenu une « étude » sérieuse et austère dont on attend de comprendre — mais non sans effort — la « marche » de l'Europe, de la Réforme à la Révolution de 1789, autrement dit la naissance de l'Europe moderne. Comment à Marseille a-t-il découvert cet ouvrage ? Le saura-t-on jamais ? L'essentiel est qu'il lui révèle une pensée historique et une méthode.

12 Au contraire de ce que propose l'historiographie française, Ancillon, ce pasteur luthérien berlinois, devenu professeur d'histoire à l'Académie militaire, lui révèle dans son ouvrage, publié à Berlin en 1805, que l'Histoire a, sinon un sens, du moins une perspective et qu'elle est globale, européenne. En bon disciple de Montesquieu, l'historien y inclut, avec les faits militaires et politiques, une histoire des mœurs et des idées. Son ouvrage, reprenant chez Bossuet et Voltaire leur volonté de synthèse, ajoute l'impératif « d'impartialité » de l'historien, libre de choisir son camp mais sommé de l'annoncer clairement. Pour lui l'histoire sera supranationale, elle se veut « scientifique » :

L'histoire n'est plus aujourd'hui une affaire nationale ; elle est un objet scientifique, qu'on n'envisage que sous ses rapports fixes et généraux avec la vérité et l'espèce humaine tout entière. Ceux de nos historiens qui sont dignes de leurs nobles fonctions, voudraient qu'on ne soupçonnât pas même à quelle nation ils appartiennent<sup>5</sup>.

13 D'où cet important ouvrage en plusieurs volumes qui peut donner « mal à la tête » mais qui présente l'histoire comme une marche des États vers un équilibre moderne de « révolution » en révolution, de transformation profonde en transformation profonde, de la « Réformation », cette « révolution, religieuse dans son principe et par son objet, [...] et par le fait révolution politique [qui] a eu une influence décisive sur le système général de l'Europe » qu'une note rapproche aussitôt de la Révolution de France :

Parmi toutes les révolutions qui ont eu lieu dans le monde, il n'y en a qu'une seule qu'on puisse comparer avec la Réformation. Nous en sommes trop voisins pour qu'il soit nécessaire de la nommer. Les différences qui se trouvent entre ces deux grands mouvements, sont sans contredit plus nombreuses et plus frappantes que leurs ressemblances ; mais elles offrent des rapports singuliers dans leurs causes, leur marche et leurs effets. Le lecteur attentif et instruit s'apercevra facilement de leurs traits de conformité<sup>6</sup>.

Le plan de l'ouvrage avait précisé ceci :

La Révolution de France, amenée par des causes étrangères au système politique de l'Europe, produit dans cette belle partie du monde un bouleversement général. La guerre que le parti révolutionnaire a préparée avec art, et conduite avec autant d'habileté que de fureur, change souvent d'objet et de moyens, dissout des états et en crée d'autres, et se termine par une suite de traités qui changent tous les anciens rapports, et donnent à l'Europe une face toute nouvelle. Ici commence un ordre de choses qui paraît contraire aux principes et à l'expérience des trois derniers siècles. Il semble que l'Europe cherche son salut dans un système que les générations précédentes ont regardé comme le plus grand des dangers. Mais ces faits sont trop

voisins de nous pour appartenir à l'histoire. C'est un essai d'un genre tout à fait nouveau, sur lequel le temps seul peut et doit prononcer<sup>7</sup>.

- 14 L'histoire rejoint la Révolution, le sujet poétique devient objet de science, le jeune commissaire aux guerres, arrivant à Berlin, se précipite chez Ancillon :

J'ai dîné une fois avec M. Ancillon mais je n'ai pas eu le temps de l'aller voir comme je le voulais.

En revanche, je viens de chez M. Quien, un libraire, acheter les quatre vol. des *Révolutions du système politique*<sup>8</sup>.

- 15 Les lectures historiques ne cesseront pas de sitôt. L'année suivante, à Brunswick, comme il en informe régulièrement sa correspondante, à côté de Tracy ou de Corinne, il lit l'*Histoire de Pologne* de Rulhière, l'*Histoire de la Réformation* de Charles Villers, l'*Histoire romaine* de Levesque, enfin Koch, *Tableau des révolutions de l'Europe depuis le bouleversement de l'Empire romain en occident jusqu'à nos jours*. Il peut, le 3 décembre, lui annoncer avec satisfaction :

Je lis Koch, ce livre que je t'ai conseillé. Je vais le mêler avec Ancillon et l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire ; j'y joindrai celui de Condorcet sur le *Progrès des Lumières*. J'espère à l'aide de ces hommes animés de passions et de préjugés différents, me former un bon canevas de l'histoire moderne<sup>9</sup>.

- 16 Si le livre de Koch, juriste et professeur d'histoire à Strasbourg, maître du futur Prince de Metternich, a été écrit en 1771, sa réédition de 1807 a été mise au goût du jour par cet ancien représentant de l'Alsace au Tribunal, lié à l'Empereur. Témoin cette conclusion rédigée pour l'occasion :

C'est sur cet important événement que nous terminons cet ouvrage, dans le plan duquel n'entrait pas le tableau de la Révolution française, dont les scènes si nombreuses, si variées et si fécondes en résultats, nous ont paru exiger de plus grands développements. Cette étonnante révolution, après avoir offert, tour à tour, au monde le spectacle le plus sublime et le plus terrible, a étendu, comme on sait, son influence sur toute la surface de l'Europe. À la suite de guerres longues et plusieurs fois renouvelées, où la nation française a signalé sa bravoure et acquis tant de gloire, des empires, des royaumes, des républiques ont disparu ; de nouveaux états, de nouvelles dynasties ont été fondés. Dès lors le système politique de l'Europe qui reposait sur les traités de Westphalie et les traités subséquents, ne pouvait plus subsister ; un nouvel ordre de choses devait commencer. Ce grand tableau, pour être représenté dans son vrai jour, doit être traité dans tout son ensemble ; il ne saurait être achevé que lorsque le grand homme qui veille au salut de l'empire français, sera parvenu à établir sur des bases solides le système du continent, et à être le pacificateur de l'Europe, de même qu'il a été le restaurateur de la France<sup>10</sup>.

- 17 C'est bien d'« histoire moderne » qu'il s'agit, ses lectures le lui confirment. 1789 n'est pas un aboutissement, c'est le déclenchement d'« un nouvel ordre de choses » à comprendre pour lui-même, « lorsqu'il sera achevé ». Le récit, dramatique, des événements, n'apporte aucun éclairage. Si la connaissance du passé permet de saisir comment on parvient à ces bouleversements, seule l'étude du présent permettra d'avancer dans la compréhension qu'on peut en avoir.

- 18 Dans l'urgence de l'actualité, la lecture en 1808 de l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge* de Sismondi lui propose une grille de lecture qui permet de retrouver un fil conducteur au cœur même du chaos, comme ce fut le cas au Moyen Âge :

Le despotisme ramena la barbarie, mais la barbarie fit renaître à son tour la liberté et la vertu. Le siècle si célébré, si glorieux d'Auguste, avait été l'époque fatale de l'avilissement de l'espèce humaine, de l'extinction du courage, du génie, du talent.

Auguste recueillit les fruits de la liberté et de la République ; mais cinq siècles de honte et de bassesse furent la conséquence du règne d'Auguste, et de la révolution qu'il avait opérée dans le Gouvernement. Il ne fallut rien moins que cinq autres siècles de barbarie pour faire oublier aux hommes les funestes leçons du despotisme, pour leur rendre l'énergie, pour créer chez eux les seuls éléments dont puisse se constituer une nation. Elle sortit enfin, cette nation, du milieu du chaos dans lequel la terre semblait plongée ; les cœurs des Italiens se rouvrirent à l'amour de la patrie et de la liberté ; ils trouvèrent le courage propre à leur faire conquérir, puis défendre ces biens précieux. À côté des grandes vertus on vit bientôt aussi se développer les grands talents ; les sciences et les arts furent cultivés avec succès ; les Italiens, lors de la prise de Constantinople, se trouvèrent prêts à recevoir le précieux dépôt de la littérature grecque que l'Empire d'Orient avait conservé au milieu de ses ruines, mais que sa chute menaçait de détruire. La génération présente est redevable aux Républiques italiennes de l'héritage de l'antiquité. C'est de cette seconde époque de vertus, de talents, de liberté, et de grandeur, que j'ai entrepris d'écrire l'histoire<sup>11</sup>.

- 19 Avec l'*Essai sur les mœurs*, plus Ancillon plus Condorcet plus Koch plus Sismondi, une certaine continuité de l'histoire se fait jour dans l'esprit du jeune Beyle : le « canevas de l'histoire moderne » est en place. Sismondi lui a fourni le principe et le moteur de l'histoire de l'Europe moderne, la liberté et l'énergie. Ce n'est plus cinq siècles mais vingt ans qui suffisent à rendre aux peuples de l'Europe l'énergie nécessaire pour reprendre la lutte pour la liberté. La Révolution française, plus qu'une Réformation est une nouvelle Renaissance. Plus que l'abolition de l'ordre ancien, elle est aux yeux d'Henri Beyle l'avènement d'un monde nouveau, d'une culture nouvelle, d'une civilisation nouvelle, comme le redira Nietzsche à son propos, la naissance d'une nouvelle « âme européenne ».
- 20 On comprend mieux, malgré les critiques qu'il ne cesse de leur décocher, son rapprochement avec les gens de Coppet. Ce sont les mêmes problèmes qui occupent les réflexions de Mme de Staël, de Schlegel, de Villers, de Sismondi : à nouveau monde, nouvelles formes, nouvelle littérature, nouvel imaginaire. À leurs ouvrages répondront, quand il en sera temps, quand, avec le retour des Bourbons, semblera « achevé [...] le grand tableau » révolutionnaire, les deux premières tentatives d'analyse que Stendhal proposera de l'histoire moderne : *l'Histoire de la peinture en Italie et Rome, Naples et Florence en 1817*.

## Stendhal historien ?

- 21 Si *l'Histoire de la Peinture* a bien été mise sur le chantier depuis 1811 pour donner une histoire de la peinture italienne qui puisse conférer quelque autorité en la matière au jeune collaborateur de Vivant-Denon, il en va de tout autre chose en 1816. C'est moins de l'histoire des écoles picturales successives de la péninsule qu'il s'agit que d'histoire tout court. À travers l'étude de la seule « École de Florence », de la Prérenaissance pisane à la carrière de Michel-Ange, le livre articule en réalité une réflexion, presque « théorique », sur les conditions de possibilité de l'art dans l'histoire comme expression d'une modernité, donc comme signe lisible de cette modernité.
- 22 Deux parties proprement historiques, les livres I à III, de la Prérenaissance à Léonard, et le livre VII « Vie de Michel-Ange » encadrent les livres IV à VI sur le Beau idéal, essai d'analyse idéologique et anthropologique, au sens de Cabanis, de la beauté idéale comme variable historique et sociale interprétable. L'ouvrage a renoncé à décrire le cheminement de la peinture italienne de Pise à Venise pour s'interroger, à travers le

questionnement de la modernité de Michel-Ange par rapport à Léonard, sur la possibilité d'un art moderne du XIX<sup>e</sup> siècle. Le Livre VI se clôt sur la question : « Qu'arrivera-t-il du Beau moderne ? Et quand arrivera-t-il ? » L'ouvrage se referme sur une affirmation et une incertitude. Le dernier chapitre, « Le goût pour Michel-Ange renaîtra », est, au prix du décodage, classique à l'époque, de toute révolution anglaise, même poétique, comme masque de la Révolution française, l'esquisse d'une sensibilité esthétique nouvelle, née de l'énergie de ce nouveau Rinascimento et signe d'une modernité nouvelle, mais laquelle ? C'est au présent de le dire :

C'est donc par une peinture exacte et enflammée du cœur humain que le dix-neuvième siècle se distinguera de tout ce qui l'a précédé.

L'on me pardonnera d'avoir pris cette révolution en Angleterre. Les arts du dessin n'ont pas une vie continue dans l'histoire du Nord [...] Il faut donc prendre les lettres, et la France occupée de ses *ultra* et de ses *libéraux*, n'a pas d'attention pour les lettres ; [...]

La soif de l'énergie nous ramènera aux chefs-d'œuvre de Michel-Ange. J'avoue qu'il a montré l'énergie du corps qui parmi nous exclut presque toujours celle de l'âme. Mais nous ne sommes pas encore arrivés au *beau moderne* [...].

Nous avons longtemps à attendre, car un nouveau quinzième siècle est impossible, et même alors il restera toujours à Michel-Ange les caractères odieux et terribles<sup>12</sup>.

- 23 Qu'en sera-t-il donc de cette « révolution du XX<sup>e</sup> siècle » évoquée dans le cours de l'ouvrage qui changera le visage de la société et des mœurs ? C'est le problème de l'histoire. C'est aussi le sujet de *Rome, Naples et Florence*.
- 24 L'idée première de cet ouvrage remonte aussi à 1811, année d'ambitions littéraires du jeune conseiller d'État. Mais, comme pour le précédent, le projet était de se forger une image d'érudit mais aussi de *dilettante*. Les notes du *Tour through Italy* de cette année et les ébauches du *Tour d'Italie* en 1813 témoignent de sa persistance. Mais en 1817 tout change. L'important travail de réflexion fourni sur la Renaissance italienne, l'époque présente et l'éreintage impertinent du *Voyage en Italie* de Goethe publié par l'*Edinburgh Review* dans le n° 55 de mars 1817, poussent M. de Stendhal, officier de cavalerie, à achever et publier, à l'instar de l'illustre auteur qu'il ne se fait pas faute de moquer, le journal de son voyage de Munich à Milan, Rome et Naples, non plus à la recherche de la grandeur antique, mais à la découverte de l'Italie moderne. Oubliées les antiquités, l'intérêt est maintenant à l'état des arts vivants, de la musique, de la peinture ; à l'évolution des mœurs, aux transformations du caractère italien selon les gouvernements, à la connaissance du peuple italien, donc à sa situation historique, comme le lui ont enseigné ses lectures. Dès la « Préface » les intentions sont claires :

Cette esquisse est un ouvrage *naturel*. Chaque soir j'écrivais ce qui m'avait le plus frappé. J'étais souvent si fatigué, que j'avais à peine le courage de prendre mon papier. Je n'ai presque rien changé à ces phrases incorrectes, mais inspirées par les objets qu'elles décrivent : sans doute beaucoup d'expressions manquent de mesure. La musique est le seul art qui vive encore en Italie. Excepté un homme unique, il y a là des peintres et des sculpteurs, comme il y en a à Paris et à Londres. La musique, au contraire, a encore un peu de ce feu créateur qui anima successivement, en ce pays, la poésie, la peinture, et enfin les Pergolèse et les Cimarosa. Ce feu divin fut allumé jadis par la liberté et les mœurs grandioses des républiques du Moyen Âge.

On verra la progression naturelle des sentiments de l'auteur. D'abord il veut s'occuper de musique : la musique est la peinture des passions. Il voit les mœurs des Italiens ; de là il passe aux gouvernements qui font naître les mœurs ; de là à l'influence d'un homme sur l'Italie. Telle est la malheureuse étoile de notre siècle, l'auteur ne voulait que s'amuser, et son tableau finit par être noirci des tristes teintes de la politique<sup>13</sup>.

25 La politique, autre nom de l'histoire en train de s'écrire. Le voyage évoquera le peuple italien tel qu'en Lombardie, l'ancien vice-royaume d'Italie, dans les États pontificaux, sous les Bourbons de Naples. Partout l'histoire est passée, avec des résultats différents. En peignant l'Italie en 1817, il peint une réalité historique différente et même opposée à celle de la France. La Révolution, qui semble achevée en France, ne fait que s'y annoncer, la péninsule est, à son tour, à la veille d'une inévitable révolution. À la villa Melzi, sur les bords du Lac de Côme, il tente de cerner les traits de « l'Italie morale [...], l'un des pays les plus inconnus » et après l'évocation des vingt années de l'Italie libre, il conclut :

Le hasard ayant interrompu en 1814 la marche de ce jeune peuple, que va devenir le feu sacré du génie et de la liberté ? S'éteindra-t-il ? Et l'Italie se remettra-t-elle à faire des sonnets imprimés sur du satin rose pour les jours de noce ? Toutes mes pensées, tous mes regards ont été pour la solution de ce grand problème<sup>14</sup>.

26 Le Risorgimento, qui s'annonce à Milan, est la poursuite du processus engagé en 1789, la poursuite de l'histoire de l'Europe. Quelques pages plus haut il affirmait déjà :

On ne peut plus, au milieu de la grande révolution qui nous travaille, étudier les mœurs d'un peuple sans tomber dans la politique. La Révolution, qui commença en 1789, finira en 1830 par l'établissement universel des deux Chambres, aussi bien en Europe qu'en Amérique<sup>15</sup>.

27 Ce n'est pas 1789 qui est intéressant mais ce qui se passe depuis. L'important est le mouvement de métamorphose sociale, culturelle, intellectuelle que représente le processus révolutionnaire en Europe et notamment la part qu'y prit un homme en qui se concentra alors l'énergie de l'histoire, Napoléon Bonaparte.

28 J'ai, dans la première des études évoquées, tenté de souligner la place de la *Vie de Napoléon* dans l'approfondissement de la réflexion historique de Stendhal, car c'est bien de l'auteur de *Rome, Naples et Florence* qu'il s'agit. S'il n'était pas question d'envisager à cette date une publication, l'ouvrage n'en trouvait pas moins, sous le manteau, son public parmi les intellectuels milanais. Les annotations, sollicitées, de ses amis Borsieri et Vismara, qui avaient déjà lu et annoté le voyage italien, le confirment. Dans ces « considérations sur la vie de Napoléon » comme les appelle l'avocat milanais, se poursuit et s'étoffe la réflexion qu'ébauchaient les pages sur « l'Italie morale », déjà évoquées, sur le rôle de Bonaparte sur « l'histoire du royaume d'Italie [...], le plus beau sujet des temps modernes<sup>16</sup> » et, à travers elle, sur l'histoire de l'Europe :

Quant à moi, je pense que Buonaparte n'avait nul talent politique ; il eût donné des constitutions libérales, non seulement à l'Italie, mais partout, et mis des rois illégitimes comme lui, mais pris dans les familles régnantes. À la longue, les peuples l'auraient adoré pour ce bienfait. En attendant qu'ils le comprissent, leur force se serait usée à arracher une liberté complète et non à envahir la France<sup>17</sup>.

29 L'hypothèse ironiquement évoquée ici exprime déjà la grande idée de la *Vie* : Napoléon n'a pas compris son rôle historique. Il reste à trouver l'explication « philosophique » et non biographique de ce problème historique.

30 En septembre 1817, en remerciement de son *Histoire de la Peinture en Italie*, son maître Tracy lui a offert, lors de leur première rencontre, un *Commentaire sur l'Esprit des Lois de Montesquieu*, attribué au président Jefferson et publié tout récemment en Belgique<sup>18</sup> en lui révélant confidentiellement en être l'auteur. Il y trouvera de quoi valider et compléter sa conception de l'histoire, ou de la politique qui est le nom de l'histoire au présent. Il l'écrira expressément à Mareste l'année suivante :



*Le Commentaire sur Montesquieu* contient exactement mon *credo* politique. [...] Lorsque l'auteur me donna le livre, il me dit de n'en pas parler ; c'est pourquoi je vous le dis de Jefferson<sup>19</sup>.

- 31 D'abord, le commentaire du Livre XI, « Des lois qui forment la liberté politique dans son rapport avec la constitution », confirme l'idée de Sismondi de la liberté comme fin de l'histoire parce qu'elle est la condition du bonheur :

Ainsi l'idée de liberté, dans son plus haut degré d'abstraction et dans sa plus grande étendue, n'est autre que l'idée de la puissance d'exécuter sa volonté ; et être libre, en général, c'est pouvoir faire ce qu'on veut [...].

La liberté, dans le sens le plus général de ce mot, n'est donc autre chose que la puissance d'exécuter sa volonté, et d'accomplir ses désirs. Maintenant, la nature de tout être doué de volonté est telle, qu'il n'est heureux ou malheureux que par cette faculté de vouloir, et que relativement à elle. Il jouit quand ses désirs sont accomplis ; il souffre quand ils ne le sont pas ; et il ne saurait y avoir de bonheur et de malheur pour lui, qu'autant que ce qu'il désire arrive ou n'arrive pas. Il s'ensuit que sa liberté et son bonheur sont une seule et même chose<sup>20</sup>.

Liberté de l'homme, liberté des peuples ; bonheur de l'homme, bonheur des peuples.

- 32 Tracy rejoint Helvétius mais aussi et surtout il donne, au commentaire du Livre VI, une théorie des gouvernements, véritable théorie, bien avant Guizot, de la civilisation qui explique l'apparent anachronisme napoléonien. Pendant l'achèvement de sa *Vie de Napoléon* en 1818, Stendhal la reprend à son compte et la cite textuellement à l'avant dernière page :

La démocratie ou le despotisme sont les premiers gouvernements qui se présentent aux hommes au sortir de l'état sauvage ; c'est le premier degré de civilisation. L'aristocratie sous un ou plusieurs chefs, et le royaume de France avant 1789, n'était qu'une aristocratie religieuse et militaire, de robe et d'épée ; l'aristocratie, quelque nom qu'on lui donne, a partout remplacé ces gouvernements informes. C'est le second degré de civilisation. Le gouvernement représentatif sous un ou plusieurs chefs est une invention nouvelle et très nouvelle qui forme et constate un troisième degré de civilisation<sup>21</sup>.

en y ajoutant en guise de conclusion :

Cette invention sublime, produit tardif mais produit nécessaire de l'invention de l'imprimerie, est postérieure à Montesquieu.

Napoléon fut ce qu'a jamais produit de mieux le second degré de civilisation. Ainsi c'est bien ridiculement que les rois qui veulent s'arrêter à ce second degré font attaquer ce grand homme par leurs vils écrivains. Il ne comprit jamais le troisième. Où l'aurait-il étudié ? Certainement pas à Brienne ; les livres philosophiques ou traduits de l'anglais ne pénétraient pas dans les collèges royaux et il n'a pas eu le temps de lire depuis le collège ; il n'a plus eu le temps d'étudier que les hommes.

Napoléon est donc un tyran du XIX<sup>e</sup> siècle. Qui dit tyran, dit esprit supérieur, et il ne se peut pas qu'un génie supérieur ne respire, même sans s'en douter, le bon sens qui est répandu dans l'air.

Il faut lire la vie de Castruccio Castracani, tyran de Lucques au XIV<sup>e</sup> siècle, on saisira bien ce point de vue. La ressemblance entre ces deux hommes est frappante. Il était curieux de suivre dans l'âme de Napoléon les combats du génie de la tyrannie contre la raison profonde qui en avait fait un grand homme<sup>22</sup>.

- 33 De Castracani à Napoléon c'est un moment de l'histoire qui se déroule. L'histoire vraie de la Révolution lui est postérieure. L'écrire, c'est écrire l'histoire de ce qui se déroule maintenant. La réflexion milanaise sur l'Italie moderne et l'histoire est achevée. De retour à Paris, l'étude de l'histoire au présent commence. De livre en article, de la chronique journalistique à la critique littéraire ou musicale, elle occupe entièrement Stendhal de 1821 à 1829.

- 34 Si dans tout ce qu'il publiera une fois à Paris, qu'il s'agisse d'amour, de littérature ou de musique, il laisse percer à toute occasion l'acuité d'un regard dont la perspicacité s'est aiguisée durant les années milanaises, c'est par ses contributions à la presse anglaise, parce que la parole y est libre, qu'il élabore et met au point son écriture du présent, de l'actualité. La disparité obligée des premières chroniques et recensions d'ouvrages (y compris des siens) du *Paris Monthly* ou du *New Monthly* prépare la maîtrise dont feront preuve, à partir de 1825, les *Lettres de Paris* que « le petit neveu de Grimm » adresse chaque mois au *London Magazine*.
- 35 C'est un travail continu de narration et d'analyse de l'actualité, de l'histoire telle qu'elle se fait et surtout s'écrit, au jour le jour. Tout, mœurs, littérature, musique est figure de ce mouvement profond qui commence aussi à s'écrire. Malgré les entraves de la censure, dans les ouvrages d'hommes politiques retirés, ou les travaux d'historiens qui se passionnent pour l'analyse du demi-siècle écoulé, apparaît une nouvelle forme de la littérature, bientôt une nouvelle science, l'histoire. Les ouvrages de Mignet, de Thiers, de Guizot, de Ségur aussi se revendiquent histoire, de la Révolution, de la Grande Armée, de la civilisation. Autant de livres qu'il recense, critique et loue à l'occasion. Des années de concentration intellectuelle sur ce sujet conduisent à « ce chef-d'œuvre d'analyse politique », selon les mots de Renée Dénier dans la remarquable édition qu'elle a donnée de ces textes mal connus et pourtant essentiels dans la genèse du génie stendhalien, le tableau « Des hommes, des mœurs et des mesures prises en France à l'ouverture de la session de 1825<sup>23</sup> ». Analyse politique, autant dire, nous l'avons vu, historique, à condition de choisir le point de vue et le style adéquats :

Les idées qui ont généralement cours en Angleterre sur la société française ont leur origine dans des descriptions qui datent d'avant la Révolution ; mais, depuis cet événement, l'état de la société française a subi trois ou quatre changements. Son caractère s'est, en fait, tellement modifié que, nous pouvons l'affirmer avec assurance, les mœurs de la haute société de Vienne, de Berlin et même de Londres, ressemblent beaucoup plus à celles de cette même société en France au temps où fleurissaient Mmes de Polignac et d'Épinay qu'à celles que présente véritablement l'aristocratie française aujourd'hui. Pour pallier donc, autant qu'il nous est possible, ce manque de renseignements exacts, nous allons donner ici un tableau impartial de l'état présent de la société française. Comme il est probable, d'après la tournure actuelle de la politique et l'influence marquée que le raisonnable et modéré duc d'Angoulême ne peut manquer d'exercer sur les affaires publiques, que le changement actuel des mœurs se maintiendra durant plusieurs années, la description que nous entendons en donner mérite donc quelque attention. Sans cette probabilité de durée, elle ne vaudrait pas qu'on s'y attarde<sup>24</sup>.

- 36 Tableau satirique, à la Saint-Simon, pour les classes dirigeantes puis précis et systématique pour tous les groupes sociaux du clergé aux paysans. La Révolution a donné naissance à une nouvelle civilisation et la politique est l'image ponctuelle et mouvante d'une réalité qui dure. Cela pose au futur Stendhal — et toute son activité, disons journalistique, le confirme — une question qui va occuper les années 1825-1827 : comment écrire l'histoire ?

## Comment écrire l'histoire ?

- 37 Comment écrire l'histoire, s'il est vrai que l'histoire c'est justement ce qui est en train de se passer, ce qui se dissimule sous la trivialité de la politique ? Et si « le coup de pistolet » au fond faisait partie du « concert » ? Comment, comme le demandait déjà Ancillon,

donner à la fois les « faits » sans perdre de vue les « masses » dans une narration qui n'ennuie pas, où l'on n'occulte pas la dynamique profonde sous la minutie chronologique, qui fournisse à la fois la perception du « sens » et la connaissance des « faits », en deux mots, mais on y reviendra sûrement, *philosophique* et *narrative*. La solution, et c'est encore les circonstances qui vont la faciliter, sera dans l'invention du roman moderne, du roman stendhalien.

- 38 Si le tableau de 1825 contient en germe tout Stendhal, comme le souligne Renée Dénier, encore faudra-t-il que naisse la forme littéraire adéquate à ce projet. Dans les deux études précitées, j'avais tenté de suivre au plus près les voies qui avaient, dans cette période de remise en cause de toutes les formes littéraires, mené Stendhal, au moment où le roman s'ouvrait avec Scott à l'histoire et, avec Picard ou les romans-miroirs, à l'actualité, à tenter la confrontation décisive du récit romanesque et du monde moderne. Je voudrais y ajouter aujourd'hui deux remarques sur la réalisation précise de ce projet dans *Le Rouge et le Noir* et sur sa permanence dans toute la production stendhalienne.
- 39 *Armance* tente pour la première fois l'expérience. Stendhal a compris qu'il faut travailler la forme romanesque par l'introduction de l'actualité, fût-elle politique. Il ne s'agit pas tant de vouloir l'actualiser que la mettre à l'épreuve du récit du présent, des « réalités » du monde moderne. La tentative de supercherie littéraire à propos d'*Olivier* en est l'occasion. Malheureusement, introduire l'épisode historique, et politique, de la loi du milliard des émigrés et les allusions, même précises, à la réaction catholique et aux « Mères de l'Eglise » dans l'univers clos et intemporel de la bonne société chère à Madame de Duras n'y suffisent pas. Confiné entre Andilly et le Faubourg Saint-Germain, le procédé ne fonctionne pas. Au mieux y voit-on un roman à clés, déséquilibré, incompréhensible. La valeur symbolique du mal d'Octave échappe aux lecteurs ; il faudra même mettre des points sur certains « i » à l'ami Mérimée. En un mot, c'est un échec mais de cet échec *Le Rouge* sortira.
- 40 On sait les incertitudes qui planent sur la naissance de ce roman et l'argumentation<sup>25</sup> qui tend à résoudre la contradiction contenue dans l'affirmation, plusieurs fois reprise quelques années plus tard par l'auteur dans des notes marginales, de sa mise en route en 1828, et même plus précisément dans la nuit du 25 au 26 octobre à Marseille. Impossible : en 1828, Henri Beyle ne quitte pas Paris, il n'est à Marseille qu'en octobre 29 où il « arrange » *Julien*. Il a donc commencé *Le Rouge et le Noir* en 1829. D'autre part, c'est bien Jules Marsan qui a donné comme fait accompli que Stendhal aurait lu le compte rendu du procès Berthet dans la *Gazette des Tribunaux* : « Lecteur fidèle de la *Gazette*, Stendhal — son attention une fois attirée par le lieu de la scène et le nom de la victime — n'avait pas besoin de chercher ailleurs<sup>26</sup> ».
- 41 La messe est ainsi dite, à ceci près qu'au moment où la *Gazette* rend compte du procès, Stendhal est en Italie d'où il ne rentre que fin janvier 1828 pour lire, au mieux, l'annonce de l'exécution de Berthet dans la presse parisienne de fin février.
- 42 S'en tenir à cette seule source appauvrit considérablement l'importance qu'a eue à ses yeux cette affaire, lourde en réalité d'enjeux politiques, et qui a sérieusement agité et divisé l'opinion publique grenobloise pendant l'année de son retour. Il n'avait nul besoin d'aller rechercher dans de vieux numéros un compte rendu, plein de romantisme et de passion dans l'évocation du drame, mais vide de tout intérêt pour la dimension religieuse et politique du procès. Or de cela qui, pour lui, donnait justement à l'événement sa valeur exemplaire, le grenoblois qu'il était pouvait être informé par bien d'autres voies. Ainsi,

pour ne prendre que deux exemples, l'auteur du *Rouge* connaît le prénom de la chambrière de Mme Michoud, Elisa, et il implique ouvertement l'évêché dans le procès, autant de points qu'ignore, ou tait le périodique. En fait sa « correspondance particulière » ne fait que reprendre partiellement le compte rendu rédigé pour le journal local de la préfecture et de l'évêché par Joseph Michel-Duffléard, l'un des jurés de la liste complémentaire appelé au dernier moment pour compléter un jury affecté, comme le siège ou la liste des témoins, par une cascade d'absences et de dérobades sans explication ou justification sérieuse<sup>27</sup>.

- 43 C'est de ses amis et relations, de Paris ou de l'Isère, qu'il a appris « l'âpre vérité » que dissimulait la version très romantique et romancée donnée par la presse. À défaut d'en trouver traces dans une correspondance que, de toute façon, nous savons lacunaire, nous savons par une marginale « 21 juillet 1828. Dîner de Vizille » — qu'après Henri Martineau, Victor Del Litto ignore dans son « Journal reconstitué » — qu'il rencontra à Paris ce jour-là ses amis libéraux grenoblois à l'occasion du banquet républicain, organisé à la Grande-Chaumière pour commémorer la réunion des États du Dauphiné, à Vizille, le 21 juillet 1788. François Michel qui, le premier, en a signalé l'existence concluait, dans son étude consacrée à en apprécier l'importance politique et mondaine, au peu d'intérêt qu'elle avait dû représenter aux yeux du Beyle membre de l'aristocratique *Cercle de la rue de Grammont*<sup>28</sup>.
- 44 En fait la question est oiseuse car, si Stendhal a, selon son habitude, noté ces mots dans une marge au cours d'une lecture, ce n'est pas pour penser à s'y rendre mais bien parce que ces simples mots étaient porteurs d'informations et de pensées importantes à ses yeux. Or, si les ténors du libéralisme ont boudé la rencontre, nous savons, par les annonces publiées quelques jours avant dans les feuilles libérales (le *Courrier français* et le *Journal du Commerce*) que, sans préjuger d'autres présences connues, figuraient parmi les organisateurs deux de ses amis proches, le colonel Duchand et surtout Dumoulin dont il avait vanté dès 1817 le rôle auprès de l'Empereur à Grenoble, au retour de l'île d'Elbe<sup>29</sup>. Tous ces libéraux pouvaient-ils ne pas évoquer entre eux le scandale révoltant du procès Berthet quatre mois seulement après le rejet du recours en grâce, choquant même aux yeux de « la bonne société » et des dames de Grenoble, et une exécution qui avait jeté dans la rue la jeunesse de la ville et toute l'École de droit ? Les souvenirs de Stendhal ne sont pas si contradictoires qu'on veut bien le dire et, s'il a bien « arrangé » *Julien* en octobre notamment après la lecture de la relation de l'affaire Lafargue, la première idée en remonte à 1828, lorsque lui fut révélé le conflit qui avait alors déchiré la ville.
- 45 La mascarade judiciaire qu'avait été ce procès mettait au grand jour la lutte qui opposait alors les libéraux, toujours influents à Grenoble, et le parti de l'évêché réveillé tout récemment par la nomination à sa tête de Mgr de Bruillard<sup>30</sup>, avec mission d'extirper du diocèse les germes d'idées nouvelles et perverses dues à la trop longue présence d'évêques « jansénistes ». Dans de telles circonstances, et sans même parler de la Loi sur le sacrilège, qui d'ailleurs fut alors évoquée, il était hors de question de laisser la moindre chance à un jeune paysan, ancien séminariste, inculpé de « tentative » d'assassinat (même avortée) en plein office sacré. Stendhal, qui, depuis *Armance*, réfléchissait au renouvellement de la forme romanesque par l'introduction de la trivialité de l'actualité, comprit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de ce procès emblématique et selon la méthode, qu'a révélée la genèse, mieux connue de la *Chartreuse*, il ne cessera, dans les mois à venir de méditer et de nourrir l'œuvre à venir. En quelque sorte, le procès Berthet a fourni le scénario qui pouvait féconder et réactiver le tableau de la France 1825 et

mettre en application les idées qu'il défendait sur la capacité comparée du roman et de la comédie à peindre la société moderne depuis le second *Racine et Shakespeare*.

- 46 La richesse de l'événement, fait divers et procès, permet de donner vie narrativement à tout le matériau historique qui emplit ses pensées. La forme romanesque transforme le fait divers en fait historique en intégrant ses éléments anecdotiques dans une peinture des mœurs de la société moderne et des lignes de force qui s'y lisent. Ainsi naît cette forme qui dit à la fois l'anecdotique et le général, le transitoire et le permanent, où s'entendent à la fois le « coup de pistolet » de la politique et les grandes masses du « concert » de l'histoire. Il la dénomme « chronique » (recueil de faits historiques rapportés dans l'ordre de leur succession) au sens de Froissart et peut-être de Mérimée. Mais sa chronique du règne de Charles X, sous-titrée au printemps, lors de l'impression du premier chapitre sur la première feuille, « Chronique de 1830 », deviendra à l'automne, lors de l'impression de la dernière feuille qui contient les pages de garde, de faux titre, de titre et l'avertissement, « Chronique du XIX<sup>e</sup> siècle », autrement dit chronique de la France moderne, tant il est vrai que le processus de l'histoire se poursuit malgré les journées de Juillet et que, comme il le dira un peu plus tard, le troisième acte de la Révolution ne s'est pas encore produit.
- 47 La complexité et les implications diverses de l'argument, entre passion amoureuse, compétition entre groupes sociaux et enjeux politiques, pour être assumés par le récit, conduisent l'auteur vers la solution du problème mal résolu dans *Armance*. Pour rendre compte du monde moderne, c'est de ses tensions et de son instabilité profonde qu'il faut parler, en les saisissant dans tout ce que la diversité actuelle des « mœurs » de la société peut en révéler, ce qu'il revendique dans la lettre au comte Salvagnoli :
- Il a osé peindre l'amour de Paris. Personne ne l'avait tenté avant lui. Personne non plus n'avait peint avec quelques soins les mœurs données aux Français par les divers gouvernements qui ont pesé sur eux pendant le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>.
- 48 Ce n'est pas la seule forme du roman sentimental qu'il faut mettre à l'épreuve mais toutes celles que le roman a tentées depuis la naissance du nouvel ordre de choses pour le « dire » et le donner à « voir ». Il n'est pas surprenant de voir le roman s'ouvrir sur une citation quasi littérale d'une comédie de Picard puis mettre en jeu successivement les ressources du roman selon Picard, Droz, Lamothe-Langon, Mme Cottin, Mme de Duras, sans oublier Scott et Lesage<sup>32</sup>. Les formes font sens, c'est l'intuition géniale par laquelle Stendhal invente le roman moderne. Le roman *stendhalien* est né.
- 49 Tout le roman stendhalien, jusqu'aux dernières ébauches, explorera cette voie. *Lucien Leuwen*, expérimentera les moyens nouveaux du roman balzacien, *La Chartreuse*, plus largement sera une immense rhapsodie de toutes les formes narratives disponibles, de l'épopée à l'opéra, en passant par *La Princesse de Clèves* et *Gil Blas*, pour dire l'enthousiasme des illusions du siècle naissant et l'amère nostalgie de la désillusion. Quant à *Lamuel*, dans son inachèvement même et dans le caractère exploratoire de ses diverses versions, il représente un aboutissement.
- 50 En 1840, c'est une tentative désespérée de dire l'échec du processus historique en cours. C'est une nouvelle tentative, et très moderne, intempestive même, d'inventer une autre forme de roman qui dise cet échec et la perte de tout sens par une déconstruction systématique de tous les schémas romanesques. Un Julien en jupons a-t-on dit de son héroïne, c'est exact sauf à ne pas oublier que la féminisation du héros masculin est autre chose que la création d'une héroïne comme Louise de Rênal ou Gina. L'inversion pratiquée ici, en mettant en question le rapport homme/femme, bouleverse tous les *topoi*

du roman et leur sens symbolique. Une héroïne est belle, Lamiel s'enlaidit ; les schémas narratifs habituels de la sexualité, du libertinage, du dépucelage, de l'amour vénal basculent ; elle *se fait* dépuceler et *paie*. Dans ce roman, proprement illisible à l'époque, où on se moque de la religion à un degré extrême avec le miracle aux pétards, Lamiel est l'anti-héros absolu : fille de personne, bâtarde, prostituée, femme à hommes, elle ira même, dans une des fins envisagées pour le roman, jusqu'à dynamiter la forme romanesque même en faisant s'abîmer dans un incendie criminel la dramaturgie même où culminait le *Rouge*. Le seul héros de ce roman est Sansfin, héros de la négation, monstrueux et pervers, véritable Satan laïc et trivial d'un monde en décomposition. Renforçant sa réflexion par une relecture assidue du *Roman comique*, qui déconstruisait lui-même à l'époque le roman précieux, et en s'essayant parallèlement, dans *Don Pardo*, à une écriture du non-sens dans le passage à la limite de l'odieux, Stendhal esquisse la forme romanesque, inouïe alors, qui dirait la vérité d'un monde que nous qualifierions aujourd'hui d'absurde.

- 51 Stendhal avait compris la capacité des formes romanesques à révéler la « vérité » de l'histoire. Il y a une « vérité » romanesque mais cela demande chaque fois un ajustement exact du choix de la forme à l'état transitoire du moment. Avec une perspicacité proprement historique, il concluait déjà le même « canevas » qu'il envoyait au comte Salvagnoli par cette évidence : « Un jour ce roman peindra les temps antiques comme ceux de Walter Scott<sup>33</sup>. » Les romans eux-mêmes n'échappent pas à l'histoire.

---

## NOTES

1. G. Rannaud, « Stendhal et la tentation de l'histoire », *Romantisme*, n° 107, Paris, Sedes, 2000, p. 5-22 ; « De l'anecdote à la chronique », *Romantisme*, n° 111, Paris, Sedes, 2001, p. 39-56.
2. Stendhal, *Correspondance*, tome I, édité par H. Martineau et V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 231.
3. *Ibid.*, p. 313-314.
4. *Ibid.*, p. 312.
5. Frédéric Ancillon, *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle*, Berlin, Ch. Quien, 1805, t. IV, « Réflexions sur l'utilité de l'histoire », p. XXVII.
6. *Ibid.*, t. II, p. 51-52.
7. *Ibid.*, t. I, p. LXXIII.
8. Stendhal, *Correspondance*, ouvr. cité, p. 331.
9. *Ibid.*, p. 376.
10. M. Koch, *Tableau des révolutions de l'Europe*, Paris, Gide fils, 1814, t. I, p. 493-494.
11. J.-C.-L. Simonde de Sismondi, *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, Zurich, Henri Gessner, 1807, t. I, p. 6-7.
12. Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie*, édité par V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 478-479.
13. Stendhal, *Voyages en Italie*, édité par V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 4.
14. *Ibid.*, p. 144-145.

15. *Ibid.*, p. 139.
16. *Ibid.*, p. 143, note.
17. *Ibid.*, p. 143.
18. Th. Jefferson, *Commentaire sur l'Esprit des Lois de Montesquieu*, Liège, Desoer, 1817.
19. Stendhal, *Correspondance*, ouvr. cité, p. 943
20. A. Destutt de Tracy, *Commentaire sur l'Esprit des Lois de Montesquieu*, Paris, URA-CNRS, 1992, p. 144.
21. *Ibid.*, p. 233-234.
22. *Vie de Napoléon*, dans Stendhal, *Napoléon*, édité par C. Mariette, Paris, Stock, 1998, p. 188.
23. Stendhal, *Paris-Londres, chroniques*, édité par R. Dénier, Paris, Stock, 1997, p. 299.
24. *Ibid.*, p. 299-300.
25. Pour plus de détails, voir les avant-propos et introductions de toutes les éditions du roman. L'argumentation et les conclusions sont les mêmes depuis l'« Introduction historique » de J. Marsan dans l'édition des *Œuvres complètes* chez Honoré Champion, rééditée par V. Del Litto et E. Abravanel, distribuée par le Cercle du Bibliophile.
26. *Ibid.*, vol. I, p. XX.
27. La lecture des pièces du dossier Berthet conservé aux Archives départementales de l'Isère, des premiers procès verbaux des gendarmes aux documents du recours en grâce, en passant par ceux de l'instruction et des débats publics est proprement effarante, presque surréaliste, tant les manquements aux règles de procédure du Code pénal, même celui de l'époque, sont flagrants. La défection des jurés convoqués et de certains témoins n'en est pas la moindre. Ne parlons pas de l'épidémie qui décima les magistrats du siècle jusqu'à confier la présidence des Assises à un vieux conseiller à la Cour hors d'âge, survivant de l'Ancien Régime et partisan de la réaction ultraroyaliste et ultramontaine, Tournu de Ventavon. Ce sont ses avis négatifs, renforcés d'une référence explicite à la Loi sur le sacrilège, qui prévaudront lors du recours en grâce, en dépit de ceux du procureur général, Guernon-Ranville, futur ministre du cabinet Polignac, qui préconisait la commutation de peine. L'auteur du *Véritable Julien Sorel*, Paris, Arthaud, 1971, R. Fonvieille, lui-même ancien magistrat et qui donne du procès une relation bien trop alignée sur la *Gazette*, incomplète et fort peu critique, ne peut, fût-ce à contrecœur, qu'en souligner les insuffisances et concéder cette remarque : « Il est évident qu'on peut se poser des questions sur les raisons de ces insuffisances » (p. 133), quitte à les justifier aussitôt par le louable souci des autorités de contenir un scandale qui aurait éclaboussé une honorable famille. La population locale, dont il évoque à peine les réactions, ne l'entendit pas de la même oreille. Notre auteur, même s'il y fait allusion, n'accorde pas une ligne à la dimension politique des événements. Et il prétend nous éclairer sur Julien Sorel !
28. F. Michel, *Etudes stendhaliennes*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 222-231.
29. *Vie de Napoléon*, ouvr. cité, p. 185. La même page mentionne ses deux amis J. Rey et Dumoulin. Il a connu ces détails lors de son passage à Grenoble en 1816.
30. Ancien « aumônier de la guillotine » sous la Terreur, installé dans son diocèse en août 1826, il validera plus tard les apparitions de la Salette.
31. « Projet d'article sur *Le Rouge et le Noir* », dans Stendhal, *Romans et Nouvelles*, t. 1, Paris, Gallimard, 1952, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », vol. I, p. 714.
32. Voir la seconde des études citées plus haut.
33. « Projet d'article sur *Le Rouge et le Noir* », dans Stendhal, *Romans et Nouvelles*, t. 1, ouvr. cité, p. 714.

---

## RÉSUMÉS

Stendhal se montre bien éloigné des récits historiques des « Antiquaires ». Sous l'influence de Tracy et des Idéologues, il s'interroge, dès 1804, sur une nouvelle manière d'écrire l'histoire des événements récents. Il s'agit, selon Stendhal « d'observer l'homme dans la société et dans l'histoire », dans ce monde inédit instauré par la Révolution française. Les temps nouveaux exigent une nouvelle manière de les raconter et l'histoire devient le nom de la politique au présent. Mais Stendhal comprend que seul le roman pourra dire les « réalités » du monde moderne et passe de l'étude de l'histoire au roman. D'*Armance* à *Lamiel*, en passant évidemment par le moment déterminant du *Rouge et le Noir*, il travaille à mettre la forme romanesque à l'épreuve du récit du présent.

Stendhal stands worlds apart from the historical narratives of the “antiquarians”. Under the influence of Tracy and the Ideologues, from 1804 onwards, he looked for a new way of writing the history of recent events. According to Stendhal, it was a question of “observing man in society and in history” in the new world created by the French Revolution. New times called for new ways of recounting them and History became the name for present-day politics. However, Stendhal understood that only the novel could truly express the “realities” of the modern world and went from studying history to writing novels. From *Armance* to the defining moment of *Le Rouge et le Noir*, and right through to *Lamiel*, he worked at putting the novelistic form to the test of narratives of the present.

## AUTEUR

### GÉRALD RANNAUD

Université Grenoble-Alpes

UMR LITT&ARTS

Gérald Rannaud est maître de conférences honoraire de l'université Grenoble Alpes. Il s'est intéressé à la dimension historique de l'œuvre de Stendhal (« Stendhal et la tentation de l'histoire », *Romantisme*, n° 107 et 111, 2000-2001), au manuscrit de la *Vie de Henry Brulard* dont il a fourni une édition diplomatique à partir du manuscrit de Grenoble (Klincksieck, 1996-1998), ce qui l'a conduit à élargir ses recherches sur la composition et l'écriture stendhaliennes à travers des études sur les romans inachevés, *La Chartreuse* et les derniers écrits de Stendhal.